

LES FETES PROFANES ET RELIGIEUSES

AU LAOS

PAR

P. S. NGINN

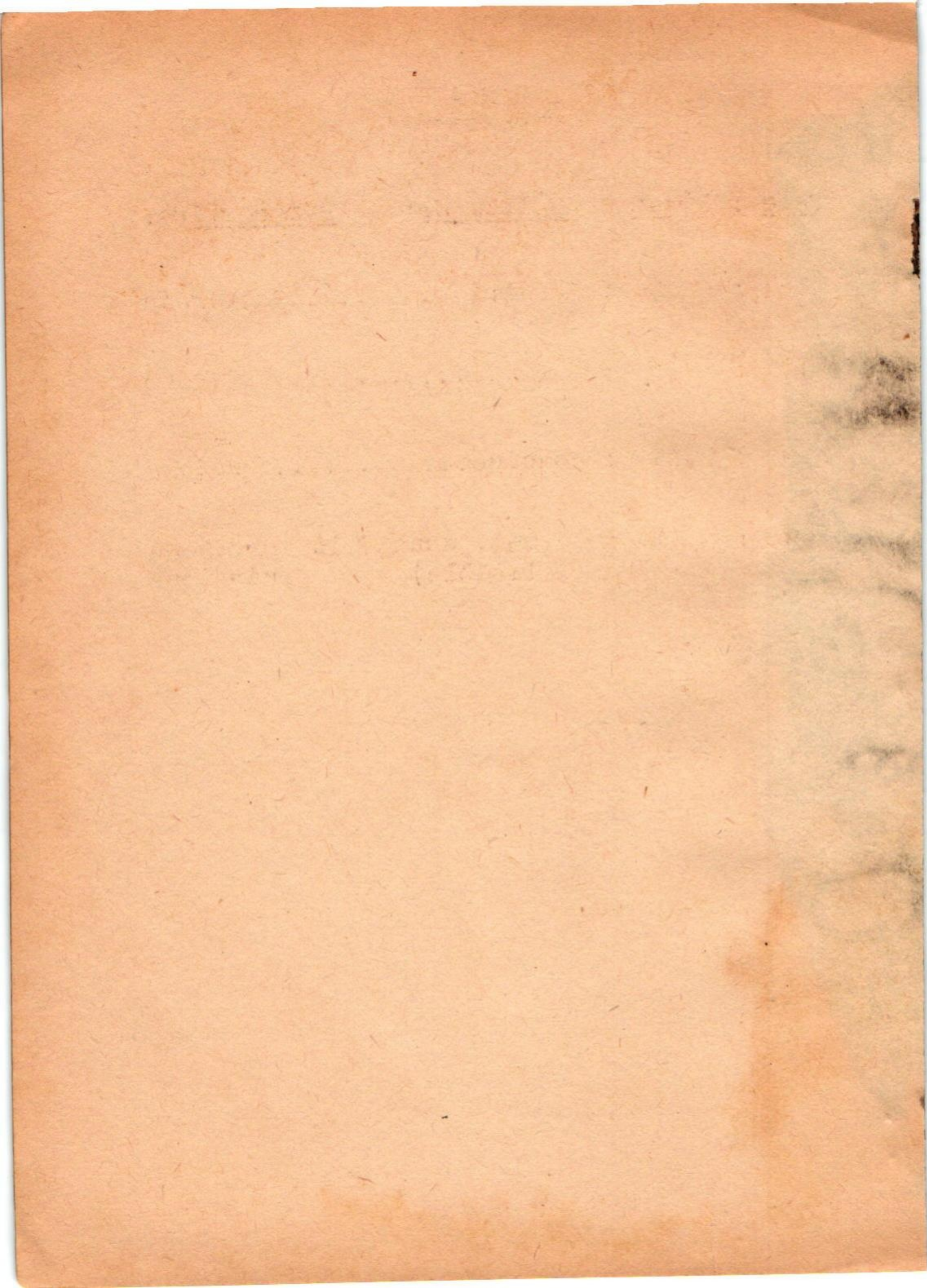


EDITIONS DU COMITE LITTERAIRE.

2ème édition: 3.000 exemplaires

1967

96/19



E R R A T A

=====

Page : Ligne : Au lieu de: Prière lire:

I6 : I8 : Souverin.....Souverain

I9 : I2 : est.....ses

29 : I5 : abscènes.....obscènes

53 : I8 : la mot, nous.. la mort,nous
(illisible) puissions

OEUVRES DE P.S NGINN

Imprimerie d'Extrême-Orient à Hanoi :

1917- Sillabaire Laotien (Méthode de
langue laotienne à l'usage des
Ecoles du Laos)

Edition du Lao Nhay :

1944- La statuette merveilleuse (Roman
populaire en laotien).

1949- Méthode pratique d'écriture Laotien-
ne (Romanisation)

1950- Politesse Lao (en laotien).

Imprimerie du Gouvernement Royal à
Vientiane :

1950- Publication du Recueil de Chansons
Lao Modernes, Musique notée par le
R.P. Cuisy.

Editions du centre (Culturel)

près l'Ambassade de France au Laos :

1961- Eléments de Grammaire Laotien (en
français)

1961- Les Fêtes Profanes et Religieuses au
Laos (en français).

Imprimerie de Compiègne, à Compiè-
gne (Oise) :

1961- Dok Champa-Recueil de poèmes en
français (Grand Diplôme d'Honneur
décerné à l'auteur par la Société
des Poètes et Artistes de France)

1963- Politesse Lao (en Français)

Aide de la Fondation Asie :

1962- Dok Champa (2ème édition)... 2.000
exemplaires.

1965- Politesse Lao, en laotien et en fran-
çais (2ème édition) 2.000 exem-
plaires.

1965- Traduction en français du Poème
" Sinsay ", chef-d'oeuvre de la
littérature nationale .2.000 exem-
plaires.

Editions du Comité Littéraire :

- 1966- Traduction résumée en français du
Poème "Chanthakhat", oeuvre Litté-
raire Lao (2ème édition)
- 1966- La Statuette merveilleuse, nouvelle
laotienne (2ème édition).
- 1967- Les fêtes profanes et Religieuses
au Laos (2ème édition).
- I 32- Dictionnaire français-lao en prépa-
ration paraîtra en 1968.

x

x

x

En quelque saison qu'on visite le Laos, on ne peut manquer d'assister à un " boun ", fête religieuse ou profane, réunion entre amis ou cérémonie fastueuse.

Je vais essayer de vous décrire les fêtes religieuses dans l'ordre où elles se déroulent dans l'année, en ayant soin, pour éclaircir mon texte, de l'illustrer de commentaires qui constituent pour ainsi dire, des récits folkloriques.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je me permets de vous donner ci-après le sens général du mot "BOUN". Le " boun ", c'est l'image fuyante de la chance... le rêve éternel de bonheur.

Il est peu d'hôtes du Laos, quelque novices qu'ils soient dans la connaissance de ce pays, qui ne sachent ou ne croient savoir le sens du mot " boun ". Autour des premières pagodes qu'ils rencontrent, ils

voient des guirlandes pendantes, de la verdure qui se fane, le squelette de quelque baraque foraine, et on leur dit : " II y a eu un "boun". Peu de soirs passeront avant qu'on ne les invite à se joindre à l'une de ces festivités familières, mi-religieuses, mi-profanes : "Voulez - vous venir au BOUN ?" L'étranger en conclura que le boun rappelle à sa façon une fête votive ou patronale.

Mais un peu d'expérience apprendra que le mot boun couvre une signification plus large. Au cours du "Baci" organisé pour fêter l'arrivée du voyageur - ou de quelque autre "Baci" familial auquel on le couviera - les souhaits de bonheur, de santé, de force reviendront sous les formes les plus poétiques, mais ils seront résumés le plus simplement du monde par la "phousao" qui nouera un fil de coton

au poignet de l'invité : "Puissiez-vous avoir beaucoup de boun".

Le boun n'est donc pas seulement le cadre privilégié de la joie populaire; il est cette joie elle-même, qui arrache l'homme aux ennuis quotidiens, qui lui ouvre (ne fût-ce que pour quelques heures et dans l'illusion de la kermesse ou du banquet) la perspective d'une chance nouvelle. C'est la bonne chance que l'on souhaite à quiconque franchit une étape, aborde un tournant de la vie-et quelle est l'heure qui ne peut être un tournant du destin ? On peut essayer de forcer la chance; il est des actes porte-bonheur. C'est ce que vous dira le bonze quand vous lui ferez des offrandes : " Vous acquerrez beaucoup de boun " (beaucoup de mérites).

x

x

x

Le Mâkha bouça. - La fête du Mâkha bouça est célébrée à la pleine lune du troisième mois (Février) en commémoration de la prédication du Bouddha devant une Assemblée de ~~12500~~ "arahat" (Saints Bouddhiques). Les bonzes se réunissent pour prêcher et les fidèles se rendent à la pagode pour leur offrir des présents et écouter leurs sermons.

D'après Henri Deydier (Introduction à la Connaissance du Laos), en voici l'origine :

"Près de Vaïsalî, dans le bourg de Bélouva, une grave maladie frappa le Bouddha, il était près de la mort. Il songea alors à ses disciples : "Il ne convient pas que j'entre dans le Nirvâna sans avoir conversé avec ceux qui prenaient souci de moi, sans avoir parlé à la Communauté des Disciples". Après leur

avoir parlé, il eut la visite de "Mâra" le démon bouddhique, alors il lui dit : " Ne t'inquiète pas, ô Malin, dans peu de temps ce sera le Nirvâna du Parfait, d'ici trois mois j'entrerais dans le Nirvâna".

C'est en souvenir de cette réunion des disciples que les Lao célèbrent la fête du Mâkha bouça.

o o
o

Le Boun Pi May (Fête du Nouvel An)

Les fêtes du Nouvel An, plus connues sous le nom de "Fêtes du 5ème mois", sont l'occasion de multiples réjouissances qui se déroulent dans le courant du mois d'Avril.

Le premier mois de l'année lunaire ne correspond pas à l'avril occidental mais plutôt au mois de Décembre. Le début de l'année n'a pas été fixé au 1er mois par les "hora" (astrologues). En effet, en

partant de ce mois qu'on représente par le signe zodiacal "THANOU" (Sagittaire), on se dirige vers les ténèbres (les jours sombres), c'est-à-dire vers le malheur, car plus on va vers le RACI MAKON (Capricorne), plus les jours se raccourcissent. Au contraire, partant du 5ème mois, représenté par le RACI MET (Bélier), et en se dirigeant vers les RACI PHRUŞOP (Taureau) et METHOUN (Gémeaux), nous allons vers la Lumière (la Civilisation). Sous le signe du Bélier (avril), les jours et les nuits sont d'égale longueur; en partant du mois d'avril et à mesure qu'on s'avance, les jours deviennent de plus en plus longs; c'est ce qui a décidé les "Hora" à placer le Jour de l'An Lao en avril qui correspond au 5ème mois. De la sorte, la lumière s'ouvre devant nous, éclaire notre chemin : nous allons vers le Bonheur, vers

la Civilisation.

L'année de la Chèvre, à laquelle a succédé l'année du Singe, s'est terminée le vendredi 4ème jour de la lune croissante du 6ème mois E.B. 2498 (13 avril 1956). C'est le jour du "Sangkhân Pay" (départ du génie de l'année). Le lendemain a été le "Mu nao", jour intercalaire où tout travail est interdit.

L'année nouvelle (2499) de l'ère bouddique) a donc commencé le 15 avril, correspondant au 6ème jour de la lune croissante du 6ème mois. Ce jour est le "Sangkhân khun" (retour du génie). Variant suivant les années, il est déterminé d'après un procédé adopté par les anciens "hora" dont les connaissances devaient être assez étendues, puisque les lois qu'ils ont formulées concernant la gravitation universelle se trouvent aujourd'hui corroborées par les résul-

II

tats des travaux de savants disposant de moyens d'investigation infiniment plus importants.

Ainsi, le Jour de l'An Lao se trouve placé entre le 6ème jour de la lune décroissante du 5ème mois et le 6ème jour de la lune croissante du 6ème mois. Certaines années comprennent deux jours neutres (Mu nao) qui sont déterminés par les calculs astronomiques.

Le calendrier lao est semblable sans doute à celui des peuples qui ont vécu en dehors de l'Empire Romain.

Il y a lieu, cependant, de remarquer l'heureuse coïncidence de la date ainsi obtenue avec le renouveau de la Nature: les arbres et les fleurs renaissent et la terre, exsangue, assoupie par les mois de chaleur et de sécheresse, s'éveille et reverdit sous les premières

ondées.

C'est dans une allégresse générale que les fêtes rituelles sont célébrées dans tous les villages du Laos.

Le dernier jour de l'année, chaque maison lao est nettoyée, mise en ordre avec soin, afin d'en éloigner les malheurs et les mauvais génies.

Le Jour de l'An, toute la population se porte vers les pagodes pour arroser d'eau lustrale les effigies du Bouddha. Devant elles, hommes et femmes s'inclinent et prient pour que l'année nouvelle leur soit favorable en leur apportant santé, richesse et bonheur.

Les visites familiales et amicales se font dans la journée et donnent lieu, chez les hautes personnalités, à cette cérémonie que nous appelons "Baci" et qui n'est pratiquée par aucun autre pays du

monde.

Les jours suivants sont consacrés à des réjouissances diverses : dans les rues, "phoubao" et "phousao" s'arrosent copieusement sous le louable prétexte de se purifier; c'est pourquoi, sans doute, la couleur de l'eau leur importe si peu !

Pour clôturer ces fêtes, des petits "thât" (monticules de sable) sont élevés dans les pagodes et sur les bancs du Mékhong; ils sont surmontés de banderoles de papier sur lesquelles sont dessinés les animaux du Zodiaque et, en les édifiant, chacun demande au Ciel la grâce de vivre longtemps de belles journées fécondes en joies et en richesses aussi nombreuses que les grains de sable qui les composent.

La fête des Enfants, de création relativement récente, puisqu'elle remonte à 1941, a lieu à Vientiane dans la jour-

née du "Mu nao", parfois à Vat Ong Tu, mais le plus souvent au Stade de la ville. Elle consiste en une grande distribution de gâteaux et de jouets aux Dék Noi, alignés devant le "Phagna Sangkhân (Génie de l'année) qui, dans un long discours, leur recommande d'être sages, de bien travailler, d'obéir à leurs parents et à leurs maîtres, etc...

Peu importe d'ailleurs, car les enfants sont bien trop intéressés par les cadeaux qui leur sont offerts pour être en mesure de prêter la moindre attention aux sages conseils du bon Génie.

Mais c'est à Luang-Prabang que les fêtes du 5ème mois revêtent indiscutablement le plus d'éclat. Elles se déroulent pendant deux semaines et, en dehors des cérémonies dont il vient d'être fait mention, sont marquées par des manifestations mul-

tiples.

Les plus spectaculaires sont le Grand Marché, qui permet l'achat d'offrandes et d'animaux vivants destinés à être remis en liberté, et surtout le "Baci" au Palais Royal, la procession des éléphants royaux et le cortège du Roi se rendant, pour l'aspersion des statues du Bouddha, dans les pagodes de Viçoun, Xieng Thong et Vat Mai. Tout au long du parcours, Sa Majesté et sa suite sont arrosées par la foule avec de l'eau parfumée.

Ces processions rituelles se déroulent au milieu de l'animation et de la joie de toute la population rassemblée sur leurs parcours, particulièrement à Vat Mai, où a lieu l'aspersion du Phra Bang (statuette du Bouddha en or, palladium du Royaume) qui, pour la circonstance, est descendu de son socle et placé sous un

dais dans la cour de la pagode. L'aspersion s'effectue au moyen d'une conduite en bois sculpté, appelée "Hang Lin", ayant la forme d'un dragon. Dans une sorte de rigole creusée dans la queue de ce dragon, les fidèles versent de l'eau lustrale que la gueule de l'animal déversera ensuite sur les statues de Bouddha préalablement placées juste en dessous.

Avant le Song Phra Bang (arrosage du Phra Bang), a lieu la danse des "Pou Gneu Gna Gneu", le premier homme et la première femme de la lignée ancestrale des Lao; revêtus d'un masque et d'un manteau en fil de lin très grossier, ils sont accompagnés d'un Lion qui danse avec eux, tous trois se prosternent et présentent alors au Souverin les vœux de tous les Lao passés, présents et à venir.

Le 9ème jour du Nouvel An et le 15è

jour de la fête, le Roi et la Reine offrent au Palais Royal, un repas et des offrandes aux bonzes, au cours duquel ceux-ci sont aspergés d'eau parfumée.

La gaieté et la bonne humeur se manifestent dans tout le Laos, pendant ces fêtes où les aspersions sacrées s'étendent joyeusement à tous. Si le Nouvel An garde, chez nous, un caractère profondément religieux, il ne s'en déroule pas moins dans une atmosphère de joie et de fraternité. Le bon peuple lao tient, en effet, tout particulièrement en cette occasion, à ce que chacun, sans distinction de race ou d'origine, participe à ses réjouissances. Malheur à ceux qui, ignorant ses coutumes, s'irritent de la douche qui leur est aimablement infligée !... Leur mauvaise humeur les désignera à de nouvelles aspersions.

Le Boun Phra Vét : son origine.-

L'une des fêtes les plus importantes et les plus en vogue au Laos et dans les pays voisins, également de religion bouddhique, est la fête de Phra Vét, appelée aussi "Mahasat". Cette fête est célébrée de préférence pendant la saison sèche entre le troisième et le sixième mois, car durant cette période la population Lao est libérée des travaux agricoles qui sont ses occupations vitales. A cette période correspond une saison où la végétation fleurit et les fleurs diverses ouvrent leurs jolis pétales odorants et captivants, Nous, bouddhistes, nous nous livrons alors aux actes de piété en écoutant, pendant cette saison, le sermon sur la vie de Phra Vét (dernière réincarnation du Bouddha). Il s'agit du Jâtaka, intitulé Vessantra.

Si la population Lao célèbre tous

les ans cette fête, c'est en considération du Gambira" Malaysout " selon lequel, 600 ans environ après le Nirvâna du Bouddha, un bonze nommé Malay, du village de Kamphôsakham, province de Rôhana (Ceylan), monta au paradis "Davading" pour faire ses dévotions auprès du That Choulamani. A ce moment là, Phra Méttay Thévabout, qui sera le futur Bouddha sous le nom de Phra Sri Ariya Méttay, en résidence au paradis "Dousida", descendit pour faire également ses dévotions auprès du That Choulamani. Phra Malay se présenta au Phra Méttay et lui demanda des précisions sur la future religion, voulant savoir dans combien de temps ce dernier descendrait sur la terre en qualité de Bouddha. Phra Méttay répondit :

"La religion de Gautama étant appelée à disparaître, la durée de la vie

humaine diminuera peu à peu (une diminution de 1 an tous les 100 ans) jusqu'à ce que l'âge humain soit 10 ans au maximum. Cette époque sera dénommée "Santhantakap" , à partir de laquelle la durée de la vie humaine augmentera progressivement (une augmentation de 1 an tous les 100 ans) jusqu'à la limite suprême (I). Puis l'âge humain reculera de la même façon jusqu'à la limite fixée à 80.000 ans. C'est à cette époque que je descendrai sur la terre en qualité de Bouddha et que la vie y sera heureuse, la maladie inconnue, les malfaiteurs n'existeront pas, le monde sera florissant et la surface de la terre aplanie comme celle du tambour; il pleuvra régulièrement : tous les 15 jours à la saison sèche, tous les 10 jours en hiver, tous les 5 jours à la saison des pluies et seulement pendant la nuit".

(I) des milliards d'années .

Sur la demande de Phra Malay, Phra Méttay répondit : "toutes les personnes qui auront assisté à une fête de Mahâsât en écoutant le sermon sur la vie de Phra Vét, renaîtront heureuses dans un pays dont la population aura foi en ma religion".

Phra Malay, de retour dans le monde terrestre, raconta à ses compatriotes ce qu'il avait appris de Phra Méttay lors de son passage au paradis "Davading".

Un tel privilège - la promesse d'une heureuse naissance - ne pouvait laisser indifférentes les foules et voilà pourquoi cette fête est en vogue dans les pays bouddhiques.

Le Sermon sur la vie de Phra Vét.-

La capitale d'un royaume s'appelait Sétoutra-Nakhon. Le roi se nommait Phagna Sisonsay et la reine Nang Phout-

sady. Ils élevaient un fils nommé Thao Vét-sandon (Vessantra) et un éléphant blanc né le même jour que l'enfant. Le prince qui avait la passion de la charité, se promettait de donner tout ce qu'on lui demanderait et d'accepter de servir comme esclave à celui qui en aurait besoin.

Thao Vétsandon, devenu grand, prit la succession du trône de son père sous le nom de Phagna Vétsandon ou Phra Vét. Marié à Nang Matthi, il eut deux enfants : Thao Saly et Nang Kan-Ha.

Dans une capitale du nom de Kalingkharat, régnait une grande sécheresse depuis plusieurs années. Le roi et les dignitaires avaient recours à tous les procédés pour provoquer la pluie, mais en vain. Les habitants intervinrent alors auprès du roi pour qu'il envoyât une mission chargée de demander l'éléphant blanc au Phra Vét car, à leur

connaissance, la présence de cet animal, dans un pays, rendrait celui-ci prospère et favoriserait la chute d'une pluie abondante.

Le roi de Kalingkharat, mis au courant, envoya huit "brâhmanes" pour demander l'éléphant blanc. Vêtsandon donna généreusement l'animal. Après cela, les habitants et les mandarins en furent écoeurés; ils s'en plaignirent à Sison-say, lui demandant de mettre à mort Vêtsandon ou tout au moins de le chasser du royaume, car le pays privé de l'éléphant blanc serait menacé par la ruine. Ne pouvant contrarier le peuple, Sison-say chassa son fils du royaume. Nang Mat-thi, épouse de Phra Vét, demanda à suivre son mari avec les deux enfants. Lorsqu'ils furent arrivés en voiture dans une forêt, on demanda au prince sa voi-

ture et son cheval. II les donna. Lui et sa femme, portant chacun un enfant, continuèrent leur route jusqu'à Muong Chétarat, dépendant du royaume de Sétoutra-Nakhon. Les dignitaires de cette principauté l'invitèrent à y régner, mais il refusa de peur d'agir contrairement aux ordres de son père. II accompagna alors sa femme dans la montagne Vongkot Khiry pour s'y faire anachorète. Le prince de Chétarat envoya un chasseur nommé Chétabout pour surveiller le poste situé à l'entrée de la montagne afin d'empêcher les gens de déranger le solitaire. Vétsandon, son épouse et leurs enfants se firent donc tous ascètes dans la forêt. Au 7ème mois, survint un événement qui déranger le cours de leur vie tranquille.

A cette époque vivait un vieux "brâhmane" nommé Sousaka au village de Thonavittha, près de Kalingkharat. Après avoir re-

cueillien aumône 1.000 tamlungs (4.000 ticaux), il confia cette somme à un ami. Ce dernier en dépensa la totalité. Plus tard, lorsque Sousaka lui demanda de rendre la somme, l'ami se trouvant dans l'impossibilité de le faire, lui donna en mariage sa fille nommée Nang Amitta. Sousaka l'emmena chez lui, Nang Amitta était une femme très bonne; elle combla son époux de tous les soins maritaux sans regretter d'avoir un mari aussi vieux, si bien que les gens du village la considéraient comme une épouse modèle. Comme ils la vantaient à leurs femmes, celles-ci envieuses s'emportèrent et se mirent à l'insulter. Nang Amitta, fâchée, dit à son mari qu'elle ne le soignerait plus comme par le passé et ne se livrerait à aucun travail. Elle le quitterait s'il ne lui trouvait pas des esclaves à

son service. Le brâhmane Sousaka ayant peur que sa jeune femme le quittât, décida d'aller demander Thao Saly et Nang Kan-Ha, enfants de Vêtsandon, comme serviteurs. Au cours du voyage, il rencontra le chasseur Chétabout et Achouta, l'anachorète, auxquels il dit mensongèrement qu'il allait inviter Phra Vét à venir chez lui. Sur sa demande, Vêtsandon lui donna Thao Saly et Nang Kan-Ha pendant l'absence de Nang Matthi. Cette dernière ayant constaté la disparition de ses enfants, questionna l'époux dont elle n'obtint aucune réponse. Elle perdit connaissance. Quand elle fut revenue à elle, il lui dit la vérité. A ce moment, Indra prévoyait que Phra Vét donnerait Nang Matthi à qui la lui demanderait, ce qui causerait de l'ennui à lui-même. Indra, déguisé en Brâhmane, vint demander Nang Matthi. Phra Vét la lui donna. Mais elle lui fut confiée. En

procédant de la sorte, on empêcha le mari de la donner à une autre personne.

Quant au Brâhmane Sousaka, accompagné de Kan-Ha et Saly, il s'égara et arriva ainsi chez Phagna Sisonsay, grand-père de ces enfants, qui les racheta au Brâhmane. Sousaka fut l'hôte à dîner chez Sisonsay qui lui fit servir des mets à profusion. Il mangea tant que son ventre éclata.

Phagna Sisonsay, accompagné de ses hauts dignitaires, alla alors trouver Vét-sandon pour inviter le bon prince à revenir au pays et à continuer de régner comme par le passé.

x
x x

Le Visakha-Bouça.-

Le Visakha-Bouça, anniversaire de la naissance du Bouddha, se confond avec le Boun bang fay (fête des fusées) que l'on célèbre à la pleine lune du 6ème mois (mai).

C'est sans doute la fête la plus originale du calendrier Lao, l'une des plus populaires aussi. Son origine est complexe, et l'on ne sait s'il faut y voir l'exaltation du sentiment religieux ou la survivance de coutumes païennes immémoriales. Le Visakhabouça est en effet la commémoration simultanée de la naissance, de l'illumination et de la mort de Gautama; mais le Boun bang fay, au seuil de la saison des pluies, n'est pas autre chose qu'une invocation au Phagna Thèn (Dieu du Ciel) en vue d'obtenir la fécondité des rizières et l'abondance des moissons. Quoi qu'il en soit, la fête offre le spectacle d'un peuple en liesse, toutes contraintes sociales momentanément abolies. Les offrandes aux bonzes et l'illumination des pagodes n'y tiennent qu'une place secondaire. La grande affaire est la préparation et le lancement des fusées en bam-

bou. Celles-ci très effilées et décorées de motifs bariolés, sont chargées de poudre à leur sommet renflé. Cette charge varie de 6 à 24 kilogrammes.

Dès le matin, de joyeux cortèges de "phoubao" masqués méconnaissables sous leurs déguisements, se répandent par la ville, promenant triomphalement des marionnettes (I) burlesques et des pantins articulés en postures suggestives. Chaque maison est envahie par une mascarade hurlante que le propriétaire se met en devoir de désaltérer abondamment. Et la bouteille d'alcool circule de bouche en bouche, sous les quolibets abscondés ou railleurs de la foule, maintenue en haleine par les mimiques délirantes de danseurs grotesques aux sons des gongs et des tambours sourdement répétés.

(I) Ces marionnettes sont aujourd'hui interdites.

Vient enfin le moment de lancer les fusées. Tous les cortèges convergent vers le Mékhong au bord duquel se dresse un chevalet de bambous : l'allégresse atteint son comble. Sous l'oeil expérimenté des bonzes, artificiers en l'occurrence, les jeunes gens déchaînés s'affairent autour des fusées qui s'élèvent dans un nuage de poudre, déchaînant les lazzi enthousiastes de la foule. Parfois la fusée, trop humide, se refuse à partir, au grand désespoir de son propriétaire, accablé de carcasses par ses concurrents. La nuit vient enfin, mais sans interrompre les réjouissances qui ne cesseront qu'au petit jour.

x

x

x

Khao Vatsâ (Entrée du Carême bouddhique).-

Commençant à la pleine lune du 8ème mois (juillet); le Carême bouddhique au

Laos, qui se termine à la pleine lune du IIIème mois (octobre), marque la période d'abstinence des bonzes. Avant l'entrée du Carême, les fidèles se réunissent par quartier pour préparer les cierges. Un concours est alors organisé dans un lieu déterminé, où l'on tire au sort le nom de la pagode à laquelle seront offerts les plus beaux. Puis une procession se déroule dans les rues de la ville pour se rendre dans les temples. Mais en province, dans les villages, les fidèles offrent des cierges aux bonzes sans avoir, auparavant, procédé à aucune cérémonie spéciale.

Les deux premiers jours, les religieux se confessent à leurs supérieurs hiérarchiques. Ensuite, pendant toute la durée du Carême, ils observent strictement les règles prescrites par la religion qui, notamment, leur interdit de passer la nuit

hors des pagodes.

x

x

x

Hokhao padapdin et Hokhao slâk

(Fêtes des morts).-

La fête des morts est célébrée deux fois dans l'année, le 14^{ème} jour de la lune décroissante du 9^{ème} mois (août) et à la pleine lune du 10^{ème} mois (septembre). La première, "Hokhao padapdin", peut être considérée comme la mi-carême bouddhique. Les bonzes reçoivent solennellement l'aumône des fidèles. Ce jour-là, le "Roi des Enfers" permet aux damnés de revenir sur la terre pour accueillir une part des mérites dédiés par leurs parents. La deuxième, "Hokhao slâk" se déroule d'après un cérémonial semblable.

x

x

x

Ok Vatsâ (la sortie du Carême bouddhique et la fête des Eaux).-

A la pleine lune du IIème mois (octobre), les Lao procèdent à une importante cérémonie appelée "Boun Ok Vatsâ" (Fête de la sortie du Carême) ou "Boun Pavarana". Le mot "Vatsâ" vient du pâli vassa, qui signifie "pluie". Il s'agit donc d'une cérémonie qui est célébrée "à la sortie des pluies", c'est-à-dire à la fin de la saison humide. "Pavarana" est un autre terme pâli signifiant "consentir à l'avertissement". En fait, il s'agit des fautes- paroles ou actes - que, consciemment ou non, les bonzes ont pu commettre à l'égard de leurs camarades pendant cette période d'abstinence qui est d'une durée de trois mois. Aussi, le jour de la sortie du Carême, organisent-ils avant de se séparer, une "assemblée des bonzes", au cours de laquelle ils récitent la formule du pavarana. Puis chaque bonze, après

avoir prié ses camarades de lui dire ouvertement ce qu'il a fait de répréhensible au cours des trois mois passés en commun, et demandé de lui pardonner ses fautes, retourne ensuite dans sa pagode.

La formule du pavarana est ainsi conçue:

"Je me confesse devant tous les bonzes et demande à mes aînés qui auraient pu être les témoins (oculaires ou auditifs) d'actes répréhensibles de ma part, ou même qui en auraient simplement eu le soupçon, de bien vouloir me le dire. Reconnaisant mes fautes, je fais le serment de les éviter dorénavant".

A l'occasion de la Fête de sortie du Carême, les fidèles offrent aux bonzes, entre autres, des effets d'habillement destinés à remplacer les anciens par trop usés. Ces cérémonies d'offrandes portent le nom de "kathin" ou "kanthin".

Puis viennent les réjouissances populaires qui consistent en illuminations de pagodes et de maisons, processions, lancement sur le fleuve de radeaux illuminés et courses de pirogues. Aussi ces réjouissances portent-elles également le nom de "Fêtes des Eaux". Elles sont toutes organisées en l'honneur des Nâga et des Génies tutélaires, afin qu'ils accordent à tous santé, bonheur et prospérité. Dans l'esprit des gens, ces illuminations constituent une propitiation au souvenir de la "Mère des cinq Bouddhas", à l'époque où celle-ci, d'après la légende suivante, se manifesta sous la forme d'un Corbeau blanc :

"Un jour, dans le nid qu'elle avait construit sur un arbre, au bord d'un fleuve, un corbeau femelle pondit cinq oeufs. Or, il advint qu'à la suite d'un coup de

vent, le nid tomba dans l'eau et fut emporté par le courant. Après avoir longtemps flotté, il finit par échouer sur un banc de sable où, l'ayant découvert, une Poule, une Nâgi, une Tortue, une Vache et un Serpent femelle prirent chacune un oeuf pour le couvrir.

"Après un certain temps, il en sortit cinq garçons qui, devenus grands, furent si affligés d'apprendre leur origine qu'ils décidèrent de se faire anachorètes. Ainsi, conservant le secret de leur naissance, vécurent-ils séparés les uns des autres.

"Mais comme rien en ce monde n'est éternel, ils finirent par se retrouver tous les cinq un jour dans la forêt, où chacun, pour sa part, était parti chercher des baies. C'est alors que s'étant mutuellement confié leur origine, ils apprirent

qu'ils étaient nés tous les cinq de la même mère : un Corbeau blanc. D'un commun accord, ils décidèrent de tout faire pour revoir celle qui leur avait donné le jour.

"Or, du fond du Ciel, où elle était devenue Phrom, la mère-Corbeau avait tout entendu. Afin donc d'aider ses enfants à réaliser leur vœu, elle descendit sur terre et leur apparut sous sa forme première. Là elle leur demanda, en témoignage de leur reconnaissance, de lui offrir tous les ans un sacrifice : celui d'allumer, à chaque pleine lune du IIème mois, des "pathip", lampions contenant des godets remplis de graisse, où trempent des mèches en forme de pattes de corbeau".

De nos jours, bien que la tradi-

tion de ces illuminations ait été rigoureusement conservée, le progrès a fait remplacer les "Pathip" par des cierges, des lampes à pétrole, des lanternes et même des ampoules électriques.

X X X

Les fêtes du douzième mois.

Le roi Açoka fit une grande fête, après l'achèvement des 84.000 reliquaires qu'il avait fait élever pour recueillir les cendres du Bouddha. A la pleine lune du 12^{ème} mois, en souvenir de ce geste pieux, ont lieu les fêtes du That Luang.

A Vientiane, elles sont précédées par celle de Vat Si Muong, où l'on assiste au déroulement traditionnel de la procession de nuit autour de la pagode, et par la Cérémonie de prestation du Serment à Vat Ong Tu.

La Cérémonie du Serment. - Parmi les

choses de ce monde, les éléments éternels sont l'eau et la terre. Les bouddhistes, après avoir célébré une fête, procèdent au "yât nam", cérémonie qui consiste à verser de l'eau, goutte à goutte, sur la terre. L'eau et la terre sont témoins de la bonne action des pratiquants, à qui elles accordent longue vie. Cette foi encourage les gens à faire le bien et à éviter le mal, car ceux qui font le bien ou le mal subiront les conséquences heureuses ou fâcheuses de leurs actes.

Cette croyance est née dans les temps les plus reculés. C'est ainsi que les anciens rois faisaient prêter serment à un fonctionnaire ou à un habitant dont l'honnêteté était douteuse.

Celui qui prête serment invoque les puissances de la terre et du ciel et les prend à témoin de son action; puis il dé-

clare être de bonne foi et boit l'eau du serment. S'il s'agit d'un homme moralement parjure, cette eau le rendra misérable et il mourra d'une mort accidentelle (par suite de choléra, d'une chute; il sera noyé, foudroyé, mordu par un serpent, tué par les armes ou par les animaux féroces).

Les anciens rois ayant constaté que certains de leurs sujets n'étaient pas d'un loyalisme absolu, leur faisaient prêter serment de fidélité.

De là est née la cérémonie de la prestation du serment.

Cette cérémonie était célébrée au Laos deux fois par an : le petit serment, qui avait lieu au 5^{ème} mois (avril), à l'occasion du nouvel an, a été supprimé au début de l'année 1949, car il faisait double emploi avec le grand serment. Ce dernier, célébré le 14^{ème} jour de la lune

croissante du 12ème mois, est appelé "Grand Serment" en raison de son importance. Des délégations venant de tous les Muong et des chef-lieux de province y assistent.

A Vientiane, la cérémonie du Serment qui se déroulait à la pagode de Sisaket, a lieu depuis novembre 1949 à Vat Ong Tu, en présence de Sa Majesté le Roi. Cette solennité se place toujours dans la matinée.

Mandarins, fonctionnaires, Tassèngs et Naibans, en sampot et veston blancs, se réunissent au Bureau du Muong et se rendent en cortège à Vat Ong Tu. Ils jurent fidélité et loyauté envers le Roi et la Constitution lao. En présence de neuf bonzes, un Maha ou un fonctionnaire lit la formule du serment qui débute par une longue invocation invitant le Bouddha, les génies du Ciel, de la terre et des

eaux à assister à la cérémonie.

Cette formule se résume ainsi : " Ceux d'entre nous qui auront trahi Sa Majesté le Roi du Laos et la Constitution, mourront dans la misère. Ils descendront dans l'enfer dont ils subiront les supplices durant des siècles. S'ils renaissent dans un autre monde, ils ne rencontreront pas le Bouddha, dont le rôle est de travailler au Salut des hommes.

"Ceux qui auront de la reconnaissance envers Sa Majesté le Roi et lui seront fidèles, ainsi qu'à la Constitution lao, se trouveront sous la protection du Bouddha et de tous les génies tutélaires : ils ne seront pas frappés par les armes, ils échapperont à tous dangers; ils jouiront de la santé, du bonheur et de la prospérité durant toute leur vie. Le paradis leur sera ouvert..."

La musique se fait entendre. Deux hallebardiers costumés, trempent, avec des gestes symboliques, le bout d'une lance, d'un sabre et d'un fusil, dans l'eau du serment contenue dans de grands récipients.

La musique cesse et les bonzes récitent une prière, prenant les génies du ciel, de la terre et des eaux à témoin du serment qui vient d'être prêté. On distribue ensuite l'eau du serment dans de petits verres et tous les fonctionnaires lao la boivent ensemble.

La cérémonie terminée, le cortège se reforme pour le retour jusqu'au Bureau du Muong, où la foule se disloque.

Le Gouvernement avait décidé de simplifier la cérémonie. C'est ainsi que dans celle qui eut lieu en 1955, les hallebardiers, trempant les armes dans l'eau du serment n'avaient pas été prévus et

que la distribution de cette eau fut volontairement omise.

Les Fêtes du That Luang. - Le That Luang, grand mausolée, situé à 3 kilomètres à l'Est de Vientiane, a été édifié, en 1566, par le Roi Setthathirat. Il aurait été bâti sur une petite tour construite au XIII^{ème} siècle, laquelle renfermait, affirme la tradition, un cheveu du Bouddha et des trésors fabuleux.

C'est dans la cour du That que le marchand hollandais, Van Wuysthoff, ambassadeur du gouvernement général des Indes néerlandaises, fut reçu en audience, le 16 novembre 1641, par le roi Sourigna Vongsa, entouré de sa cour.

Les fêtes sont célébrées chaque année à la pleine lune du 12^{ème} mois. Sa Majesté le Roi du Laos accepte habituellement d'honorer de sa haute présence les principales

manifestation.

La veille de la pleine lune, dans l'après-midi, le Souverain se rend au That Luang en cortège, dont font partie les Présidents des deux Assemblées et les Membres du Gouvernement Royal. La coutume veut que le Roi y reste deux jours et fasse chaque matin ses dévotions.

Le cortège des bonzes et des fonctionnaires s'y rend également, suivi par une foule nombreuse.

Le soir, les officiels inaugurent la Foire-Exposition, installée auprès du That, où toutes les provinces du Laos ont monté un stand dans lequel sont exposées leurs productions particulières. Les services de la capitale y prennent une part de plus en plus importante et remarquable.

Le lendemain la fête bat son plein:

le matin, sur l'esplanade attenante au That, se déroule une prise d'armes suivie d'un défilé des troupes et d'une remise de décorations. L'après-midi, nous assistons au "Ti Khi" (match de polo), aux courses de chevaux et à des jeux populaires. Dès que le soleil disparaît à l'horizon, les illuminations et les fêtes de nuit commencent ; procession de pagodons de cire, fusées, feux d'artifice, théâtres, boxes, cinéma en plein air, cours d'amour.

Le 16ème jour de la lune croissante du 12ème mois, dans la matinée, c'est le retour du cortège royal suivi de celui des fonctionnaires.

La fête qui se déroule le soir à Vat Ong Tu et à Vat Inpèng, où ont lieu les processions de pagodons de cire, clôture les cérémonies commémoratives du grand mausolée.

Les Funérailles-

En dehors des fêtes commémoratives bouddhiques que je viens de décrire, il convient de citer la cérémonie des funérailles. La coutume lao, entourant les funérailles, est, en général, conforme aux prescriptions bouddhiques.

Lorsqu'un malade est sur le point de mourir, les membres de la famille viennent avec des fleurs lui demander pardon de ce qu'ils ont fait de répréhensible à son égard. Ce pardon donne santé et longue vie aux membres de la famille, et le mourant peut trépasser en paix, conservant dans son coeur l'espoir de renaître dans une famille heureuse.

Pendant son agonie, le mourant se tourmente et une personne de son entourage doit préparer son esprit. Elle lui recommande de penser aux bienfaits qu'il a

reçu sur cette terre et à ceux qu'il recevra dans l'autre monde, et de répéter, jusqu'à extinction respiratoire, la formule : "phouthô, thammô, sangkhô", qui évoque la bonté et la pureté originelles. Le mourant qui maintient son esprit sain et pur renaîtra heureux. Au contraire, celui dont l'esprit est malsain et impur, renaîtra malheureux. Un des préceptes bouddhiques dit : "Un coeur pur aspire au bonheur; un coeur impur entraîne l'homme vers le malheur".

D'après la religion bouddhique, il est recommandé d'inviter les bonzes à venir prier aussitôt qu'on s'aperçoit que le malade va expirer; car, en voyant les bonzes et en entendant leurs prières, il s'en réjouit et n'a point à se troubler devant la mort. Cependant, la plupart des moribonds considèrent cette visite comme une chose funeste. Aussi, la prière a-t-elle lieu

habituellement lorsque le malade a rendu le dernier soupir; elle se fera deux fois par jour, tant que le cercueil demeurera à la maison.

On procède au bain mortuaire avec de l'eau tiède, puis avec de l'eau fraîche; le froid doit être en contact avec la chaleur. C'est, en effet, une des lois de la nature que l'existence simultanée des contraires : le froid et la chaleur, le bonheur et le malheur, le meilleur et le pire, la naissance et la mort, etc.....

Après le bain, on parfume le corps avec du jus de curcuma ou d'autres liquides odoriférants. Une ancienne coutume exigeait qu'après l'onction de curcuma, on prît les empreintes du pied et de la main, soit avec de l'étoffe blanche, soit avec du papier blanc. Mais cela se faisait seulement pour un chef de famille

(père ou mère), un bienfaiteur ou un protecteur. Les héritiers, détenteurs de ces empreintes, les conservaient comme souvenir.

La toilette funèbre terminée, on revêt le cadavre de deux habits. Le premier vêtement se met à l'envers. S'il s'agit d'un veston ou d'un pantalon, on le retourne; si c'est un sampot, le noeud de la ceinture doit être derrière et la pointe devant. Le deuxième vêtement se met, lui, comme à l'ordinaire; il est choisi parmi les costumes préférés du défunt de son vivant. L'habit à l'envers est celui de la mort. Cette dualité symbolise la succession infinie de la naissance et de la mort. Puis on peigne le mort en se servant d'un peigne cassé ou partiellement édenté. Pour cela, on brise tout exprès un peigne neuf. Après usage, les vivants ne devront point

s'en servir sans péril.

II faut empêcher le mort de **révenir** parmi les vivants et, pour cela, l'attacher. On se sert d'un gros fils de coton blanc. Le même lien sert à entourer le cou, à attacher les deux mains ensemble et les deux pieds ensemble. Ne devant pas être coupé, ce lien forme un noeud à chacun des endroits attachés. Les trois noeuds symbolisent l'éternité.

Le corps est enveloppé d'un linceul; il est allongé parallèlement à la grande dimension de la maison, à l'inverse des vivants qui couchent toujours dans le sens de la largeur pour se prémunir de surprises funestes durant leur sommeil.

Pourquoi introduit-on de l'argent et de l'or dans la bouche du mort ?- II faut lui donner un viatique pour vivre chez les "phi" (revenants), car ceux qui

croient à l'existence des "phi" pensent que le défunt renaîtra dans le monde des esprits. Il est vrai que, d'après la religion bouddhique, cette coutume a un sens : le défunt, si riche qu'il ait été de son vivant, ne peut rien emporter de ses biens. Il ne peut même pas avaler ce qu'on lui met dans la bouche. Seuls, ses mérites ou ses péchés peuvent le suivre.

Seront mis en bière ceux qui sont morts de maladie ordinaire ou de vieillesse. Le cercueil est refusé à la femme morte en couches; à ceux ou à celles qui sont morts d'une maladie contagieuse, tel le choléra, ou d'un accident, d'un assassinat. Ils n'ont pas droit non plus à la prière des bonzes. Il semble cependant qu'une évolution se dessine dans un sens plus charitable à l'égard du défunt, sans toutefois contredire le dogme.

On doit veiller jour et nuit. Les veilleurs causent, jouent, se livrent à quelque divertissement. Durant le séjour du mort à la maison, et même plus tard, se déroulent des fêtes, plus ou moins importantes selon la situation de la famille, au cours desquelles la famille fait des offrandes, donne des repas aux bonzes et à tous ceux qui viennent lui prêter leur concours.

Les bonzes sont invités aux obsèques, parce qu'ils sont nos précepteurs, nos guides. Ils nous mettent sur le bon chemin, comme ils nous conduisent vers la pagode pour y entendre le sermon. Ils nous exhortent à observer les règles bouddhiques et à pratiquer la charité pour qu'après la mort, nous puissions monter au paradis.

II est recommandé à un ou plusieurs

des fils ou petits-fils du défunt de se faire bonze pour le conduire au cimetière; ils rendent ainsi correctement les derniers devoirs à leur bienfaiteur.

Cinq bonzes suffiront pour conduire les funérailles.

Le jour venu, les proches parents du défunt doivent se vêtir de blanc, symbole de la pureté et signe du deuil. Les parents éloignés, les amis et les connaissances n'y sont pas contraints. Ils suivent le cortège derrière les proches parents.

Dès que le cortège funèbre parvient au cimetière, on dépose le cercueil dans un endroit convenable. Les bonzes récitent des prières tant pour le mort que l'assistance : "Le corps que l'âme a quitté n'est rien. Bientôt, il sera chose inutile sur la terre, comme le tronc de l'arbre mort. La vie est chose éphémère. Naissance et

mort se succèdent suivant un rythme naturel. Après être né, il faut disparaître. Le bonheur est dans le néant de cette disparition. Tous les animaux meurent, sont morts ou devront mourir. Nous aussi, nous mourrons : la mort n'est pas douteuse..."

Ce n'est, ni par les plaintes, ni par les pleurs, que la famille espère obtenir le bonheur futur du défunt; c'est par la pratique de la charité, l'observance des commandements bouddhiques, l'audition des sermons, la méditation pieuse.

Après les prières d'usage et les offrandes aux bonzes, le cercueil est, suivant le cas, mis dans la fosse ou transporté sur le bûcher crématoire. Mais avant cette opération, on a eu soin de faire faire au cercueil trois tours de la fosse ou du bûcher. Puis, avec le

fléau servant à transporter le cercueil, cu avec le coin du cercueil près duquel se trouve la tête du mort, on frappe trois fois sur un des pieux de la fosse ou sur le bûcher. Cette coutume a pour but de prévenir le défunt et les vivants que la naissance et la mort se succèdent indéfiniment dans les trois mondes des phrom; ou encore que chaque homme, durant sa vie, assiste à trois cortèges : celui qui l'accompagne à la pagode pour se faire bonze; celui qui l'accompagne chez la mariée; celui qui le conduit à sa dernière demeure.

Avant la crémation, on ouvre le cercueil, puis on lave la figure du mort avec de l'eau de coco et du parfum. L'eau de coco est le symbole de la pureté.

Pour mettre le feu au bûcher, les assistants, munis chacun d'un cierge, d'une torche résineuse ou d'une baguette de

santal qu'ils allument à un feu préparé par avance, se rendent au bûcher en file indienne, suivant un ordre de préséance bien établi, et jettent le brandon dans le four en se murmurant à l'adresse du mort : "Puissiez-vous renaître dans la béatitude!". Pour l'allumer, il est interdit de prêter sa flamme ou de se servir de celle d'un voisin.

Pendant ce temps, la famille fait des offrandes, dites "Van kalaphuk" et "Van fon-ha-kèo", qui consistent à lancer à la foule, par poignées, des citrons ou des bouts de branches de bananier dans lesquels a été introduite une pièce de monnaie, ou des pièces de monnaie mélangées à du riz grillé appelé "Khao-tok-tèk".

Mais on pense à ceux qui restent. La maison mortuaire a été entourée d'un long fil de coton appelé "fai-moungkhoun", pour

chasser de la maison mortuaire la tristesse, les maladies, le malheur, les phi, etc..... La cérémonie terminée, on enlève le fil de coton. Et on recueille le lendemain les os du défunt, La famille fait des préparatifs spéciaux, elle invite les bonzes à y assister, rassemble les offrandes, apporte les outils nécessaires, fait porter des seaux d'eau pour éteindre la braise et laver les os.

Avant de toucher aux cendres, on doit voir si elles laissent des empreintes animales ou humaines. Le défunt renaîtra sous la forme d'un homme, d'un oiseau, d'un poulet, d'un boeuf, d'un buffle, suivant que l'empreinte laissée sur les cendres est celle d'un homme ou d'un animal. Ce dernier cas se présente, il est vrai, rarement.

On recueille les os dans un morceau de bananier évidé, à l'aide de pinces en bois. Les ossements sont ensuite mis dans une ur-

ne posée soit au milieu du four crématoire, soit en dehors. Puis on élève dans ce four une statue faite de cendre mouillée et représentant vaguement un être humain. Avec un fil de coton, on entoure l'urne et les offrandes; puis on invite les bonzes à faire la prière qui clôt la cérémonie.

L'urne contenant les ossements du défunt sera confiée par la famille à une pagode, ou enterrée dans un emplacement choisi sur lequel sera élevé un tombeau ou un stoupa.

La maison mortuaire est appelé "hueun di" (maison heureuse). Là, on travaille, on cause, on chante, on boit, on danse et on joue. On y entend le bruit des orchestres et les cris de joie. De tels spectacles ont quelque chose de déconcertant aux yeux des étrangers. II ne

faut pas, cependant, attribuer à ces gestes une marque d'irrévérence à l'égard du mort. La famille du défunt, malgré son air souriant, souffre profondément. Elle s'abstient de se répandre en pleurs et en lamentations publiques, car elle sait la dignité de la douleur discrète et noble.

X

X

X

Pour conclure, je me permets de citer ici un passage de la très intéressante conférence sur "le Bouddhisme Lao" faite à Vientiane le 14 mai 1949 par S.E. Nhouy ABHAY, Ministre de l'Education Nationale et des Cultes:

"Faire un boun, c'est donner un disciple au Bouddha en organisant une ordination ou un ondoisement de bonzes;

faire un boun, c'est participer aux offrandes des fêtes de la Pavarana -sortie du carême -, c'est faire des dons de nour-

riture et d'habits; c'est aux principales dates de la vie du Bouddha, méditer sa vie, faire des processions - qui sont des pèlerinages - autour des reliquaires; c'est, pieusement, en formulant des souhaits, offrir des cierges et des fleurs au That et aux statues du Parfait.

"Mais, de même que les fêtes religieuses catholiques sont accompagnées de réjouissances profanes - à Noël ou à la Mi-Carême, par exemple - de même nos cérémonies, célébrées dans les pagodes, sont précédées ou suivies de manifestations qui sont des sacrifices à la vie : chansons et cours d'amour, musique et, parfois, festins".

"Qui ne voit qu'un aspect de ces fêtes, commet une erreur; la grande piété du peuple Lao préside aux réjouissances en apparence les plus profanes comme aux cérémonies les plus hautement religieuses".

(/ientiane, le 3 Juillet 1961



P.S. NGINN

Professeur au Lycée de (/ientiane
Président du Comité Littéraire

